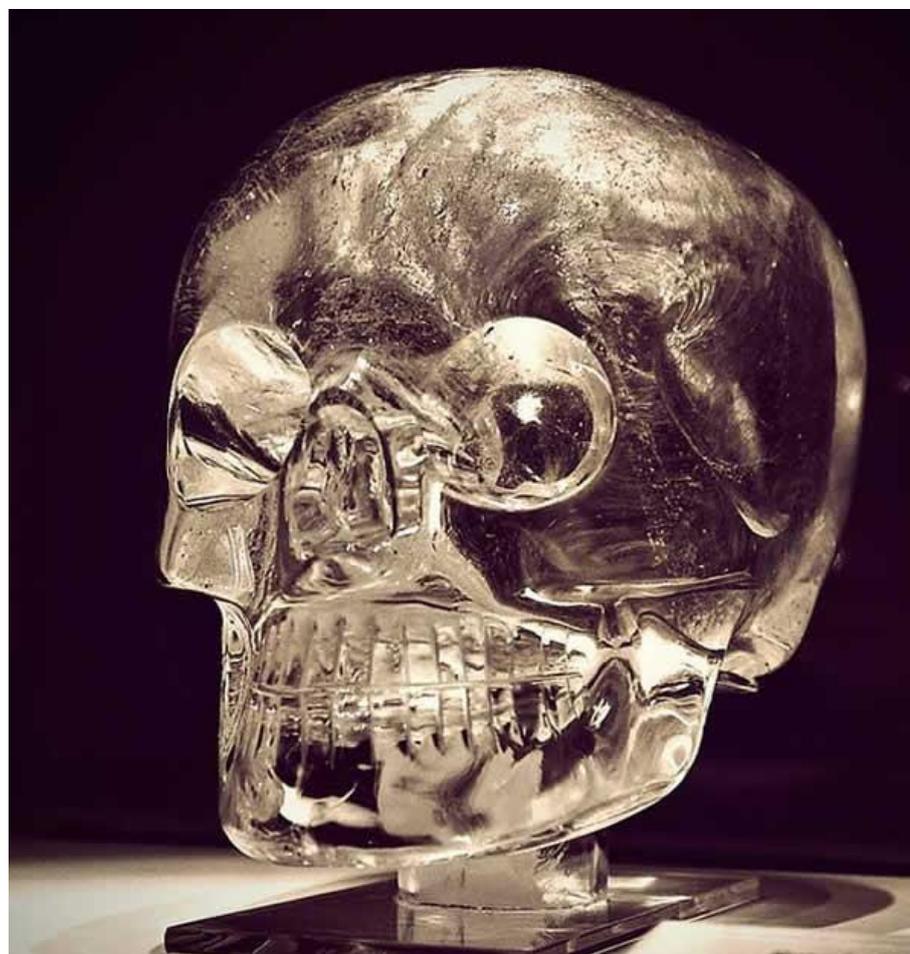


FIRE & FORGET/ POÉSIE-TRACT 24 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

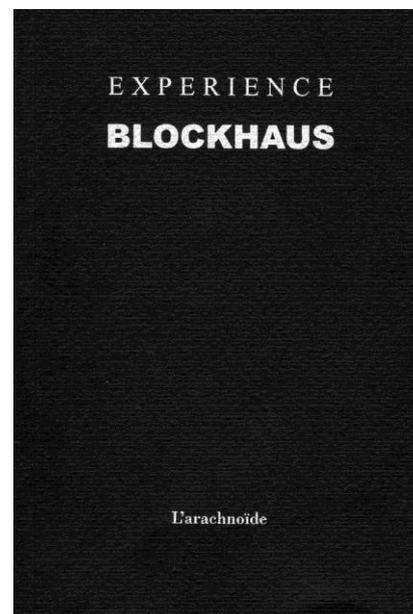
EXPÉRIENCE BLOCKHAUS

BREAKING NEWS/SIGNALEMENTS



LE DERNIER BLOCKHAUS

Piliers des revues Bunker et Blockhaus aujourd'hui introuvables, poètes de cette marge incurable où l'absolu a toujours recruté, José Galdo, Jean-Pierre Espil, Lucien-Huno Bader, Didier Manyach et Francis Guibert n'ont jamais dévié de ce devoir sans fond nommé poésie, là où se prennent et se saignent les inventions suppliciées de l'abîme. Comment la création littéraire a-t-elle pu se passer depuis presque trente ans de la force des poèmes reproduits ici – certains extraits retenus pour le présent ouvrage remontant aux années soixante-dix – c'est une question qui ne peut recevoir de digne réponse. Absents des anthologies, des dossiers, des « cahiers », ces efforts ombrageux éclatent ici, dans toute leur puissance, chaque texte maintenant à sa crête une vague d'assaut à subjuguier toutes les ruines du cœur. Partition visuelle de ce combat, floraisons noires de paniques poussées entre les



EXPÉRIENCE BLOCKHAUS, ouvrage collectif avec les participations de : Lucien-Huno Bader, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Francis Guibert, Didier Manyach et avec des Collages de Françoise Duvivier et une Préface *LE DERNIER BLOCKHAUS* de Nicolas Rozier aux [Éditions L'Arachnoïde](#), 2011.

EXPÉRIENCE BLOCKHAUS

« Sous une couverture aussi sombre que leur poésie, ils sont cinq à incarner, à travers une sélection de leurs textes, ce qui fut l'expérience de la revue et des éditions Blockhaus, (1988-2003), cofondées par José Galdo et Jean-Pierre Espil. Cinq poètes qui portent la guerre en eux, ont horreur des limites et des nivellements de l'âme. Des inquiéteurs nés, des enflammeurs, des poètes du rejet dont les voix s'élèvent comme des torches dans la nuit d'un enfer desséché. Une polyphonie rebelle où l'on entend Francis Guibert se demander « où y a-t-il erreur dans l'errance », et J.-P. Espil – avec ses chiens cramés d'éternel, son Être-Foudre et sa « Saignerie du Castré » – s'en prendre à cette « putain d'enflure de soi-disant Vie, giclée autonymmée, putain d'enculé de merdier de pourrissoir, longue ta langue aux lècheries des nerfs ». Didier Manyach, lui, part en quête « de la source derrière les lèvres / dans l'oraison des cendres », tandis que Lucien-Huno Bader se sent « la risée des ombres », « boule de souffrance

lignes, les collages de Françoise Duvivier alignent les trous d'une ponctuation béante, d'une ultime rafale doublant les textes.

Nicolas Rozier

In Expérience Blockhaus, quatrième de couverture.



Françoise Duvivier, Collage in Expérience Blockhaus.

CONTES DE LA HAINE PLEINE LE PALAIS (du Campots)

Tu es partie Petit Ange dans les racines du grand chêne, là où ça fouaille fort dans la terre, là où ça ne rigole pas...

Car ils (les nécrophages) n'attendent pas que ça : perforer, ronger, sniffer ton petit corps...

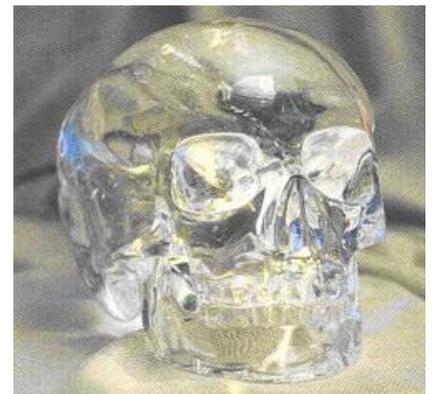
Pollen est morte à 3 heures entre nos deux corps.

La caressant infiniment pour l'accompagner vers l'immense nuit.
Nuit de pluie et de tempête, dehors, noire rage des éléments.

ramassée », et que José Galdo, figure de proue et maître d'œuvre de l'aventure collective que fut Blockhaus, ne cesse de creuser le trou noir qui s'étoile dans la cavité de la vie, tout en suçant « le vide jusqu'au néant de la bouche d'ombre où se déchire l'anneau blanc de l'âme », comme l'atteste son dernier livre, *Le Recrachement des Doublures (Au Fond du Grenier, 2010)*.

Une sélection de textes qui relèvent de ce qu'Antonin Artaud, en parlant de ses propres œuvres, qualifiait de « raclures de l'âme que l'homme normal n'accueille pas ». Et, de fait, entre suffocation et angoisse, c'est l'expérience de la dépossession, l'acharnement enragé à échapper aux spires du pire, qui ne cessent de se faire entendre dans cette Expérience Blockhaus, où rares sont les éclaircies, « exceptés » certains craquements atmosphériques / dans les hauteurs du ciel / Une fraîcheur du cosmos, une saveur : une jeune / femme poursuivie / par les chiens de l'Énigme » (D. Manyach). Des poèmes qui rendent à la poésie son pouvoir d'ébranlement, sa force d'irruption, et que ponctuent les collages de Françoise Duvivier, des « compositions paniquées » dit Nicolas Rozier, des images entre supplication et supplice qui entrent parfaitement en consonance avec l'esthétique écorchée du Blockhaus ».

Richard Blin in la revue *Le Matricule des Anges*, N°131, 2012.



« EXPÉRIENCE BLOCKHAUS » –
UNE AVENTURE COLLECTIVE
DANS LE SILLAGE DES GRANDS
BRÛLÉS DU VERBE

« Il y eut dans la deuxième moitié du XXe siècle, loin des chapelles littéraires et des positions d'avant-garde, un « béton noir décapité de sa butte », selon les mots de Nicolas Rozier. C'était une aventure qui se poursuivait sans laisser de traces dans les agendas de la poésie identifiée. Une sorte de brasier émettant de la fumée noire et qui rappelait par ses signaux les grands brûlés du verbe : Antonin Artaud en toute première ligne. Autour de José Galdo, ces partisans de la dislocation menaient un autre combat que celui du

Nous sommes restés toute la journée près de son corps raide et froid.

Nous voulions mourir...

Blafard, la face tailladée, il scrute l'écharpelage qui le divise et le hante aux traversées des nuits, vers les structures gonflées, les outres mal tannées, les respirations massacrées, le trou de sang qui luit à l'enflure des chairs, les venins, tous les venins des dorures et catapultes et matelas vissés, quand le vice échardé se rebiffe à la soif, une traînée de soi vers le haut du domaine, l'être noir, le maléfice, torturé à la gemme, imposé à la face accouplée des démons, la lutte vers le fond, le transcendant, la suie, aux remugles des casques et des tranchées d'artères, comme si empalés nous n'étions qu'étouffés de la gorge et du cul, et le centre du centre en quête d'OXYGÈNE.

J'ai enduit ma raison de viscères d'insecte, le corps caparaçonné d'élytres verticales, où louvoie la hampe déglutie, les derniers anneaux d'or, le va-et-vient entre les serres enfoutrées, crochetées de minuscules perles de poison. Cette pressante envie de gicler dans le sertir des mandibules, me suce, la mante, à garrots miniatures, vénéneuse explosion dans les conduits fatals.

Sang mammiférien contre encre vitrifiée, les deux températures moutonnent de bulles pures, où c'est le suif des corps qui s'incarne et se tait. Dans cette intense vivisection, un matériel d'invasion s'émeut de tant d'amour. Un éclair aveuglant s'enferme d'enfer, loquaces sont les signes. Et barbouille son antre de myriades de couples, où folles sont les lunes empennées d'ossements.

Os brillant, l'indicible morne, la crête des os de chiens. Un fou protège la foule, épaisse pâte des sous-tendus. Des bêtes assoupies s'éveillent en sursaut, affûtant leurs serres et crachoirs d'immolées. Elles captent l'idée d'une sanction, accusées de pourriture, c'est dans leur nerf qu'un gouffre centralise l'urgence, la meute en suspension.

La Caverne de Brûlure

Dans le noir de la Terre

Là où brûlent les cierges de pierres touchés par la grâce de la Foudre qui crève l'abcès d'un Vide

Il y a une cavité d'œil à Voir l'Impossible Noir des Cristaux

L'esprit est Pierre, langue nerveuse

Et monter dans la Nuit Solaire

Et descendre dans le Jour des Tombeaux

C'est marteler l'Or des Fournaises

texte pour le texte. Ils ne désossaient pas artistiquement la langue. Ils montraient l'os des détresses dans un monde où l'organisation des apparences avait triomphé de toutes les questions de fond.

Il s'agissait de reprendre le fil à partir de Nerval, de William Blake, de Nathaniel Hawthorne en déroulant le pas grave des mots dans le refus du jeu, sans programme ni manifeste. Pas de plan combiné qui aurait fait école. Pas de cérémonial susceptible d'élever une statue dans l'histoire de la littérature. Ce collectif d'étoiles filantes est aujourd'hui fixé dans le marbre d'Expérience Blockhaus et c'est une brassée de flèches hors du temps, hors des modes, hors la pose.

Il était une fois la poésie selon Bunker, selon Blockhaus, deux éclats, un même groupe éclaté. Quelque chose d'aussi vaste que NÉON (N'être Rien, Être Tout, Ouvrir l'ÊTRE Néant), revue surréaliste où s'imprime le nom de Stanislas Rodanski comme un court-circuit. Activistes spectreux, Lucien-Huno Bader, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Francis Guibert et Didier Manyach arpentaient les années 1970 en se souvenant du Grand Jeu et de ses dialogues avec l'Être. Ils ne plaisantaient pas. Ils n'étaient adeptes ni de la dérision ni de l'électrique attitude. Toujours ailleurs et de cette façon plus difficile à repérer, ces solitaires allaient à la recherche de l'essentiel en trempant leurs mots dans des feux allumés par Jean-Pierre Duprey, Jacques Prevel ou encore Bernard Réquichot. Ce livre est là pour témoigner d'une bataille poétique éminemment dangereuse car ses enjeux, toujours actuels, sont de répondre à l'attaque des paillettes par « la lutte vers le fond ».

Guy Darol in Le Salon Littéraire, 2012.



**EXPÉRIENCE BLOCKHAUS :
LA POÉSIE COMME AVANT TOUT**

« Il est mal aisé, mais ô combien revigorant en cette malheureuse époque, de s'approcher ici de ce cratère qui a pour nom : Expérience Blockhaus, de subir l'attraction de ces cinq poètes

C'est saigner le Sang des Cristaux

Jean-Pierre Espil

In Expérience Blockhaus.



Françoise Duvivier, Collage in Expérience Blockhaus.

À LA FENTE DE L'ENVERS

un broyage effroyable bave des signes noirs dans des draps de glaise
et succions de la langue où l'être tourne dans la beuverie de l'arrière où le corps mange les échos de corps sur le bord désagrégé de la lumière
gruau de sang
souches de chairs

encastrés en son centre, traces d'une sorte de météorite tombé d'un ciel d'encre, avec une traînée plus noire encore, qui n'aura été perçue, le temps de sa chute, que par quelques un happy few.

Cinq poètes, cinq voix nous disent ici que rien n'est perdu parce que tout l'est. Venu pour l'essentiel de deux revues : Bunker puis Blockhaus qui se seront succédées dans leur forme écrite entre 1978 et 1996, à intervalles plus ou moins réguliers, et qui auront rassemblé au sein d'un espace virtuellement coupé du monde, ainsi que le précise José Galdo, les principaux poètes de sa génération, lesquels auront mené leur recherche et leurs expériences, en dehors du surréalisme et du réalisme de l'époque, vers le réel absolu. Tout cela dans l'absence quasi-totale de moyens financiers, ce qui les obligera à recourir à des moyens propres à la clandestinité.

Pauvreté, clandestinité, mutisme quasi-total des organes officiels, hostilité du milieu littéraire... Nous comprenons bien qu'il s'agit là d'une guerre, du lieu d'une guerre qui n'a pas cessé et ne cessera jamais. Une guerre, entendons-nous bien, qui n'est pas menée, ou seulement de surcroît, contre une société enlacée aujourd'hui par une sorte de poule transparent qui étouffe en son sein toute velléité humaine de la transformer, en ces temps de câblages divers et de connexions virtuelles qui errent dans l'espace en quête d'objets à néantiser. Ni même contre ceux-là qui passent leur temps à disposer à la surface de quelque intime miroir une poignée de mots à brasser et hululer (j'en demande pardon aux chouettes, qui sont les vraies gardiennes de nos nuits) plus tard sur des tréteaux multipliés. Mais une guerre menée contre la langue et malgré elle, un inlassable assaut livré dans le noir d'un espace claquemuré autour de la sourde résistance d'un corps jamais assez creusé, enfoncé au cœur fuyant de son identité, cet impalpable noyau d'ombres et de douleurs qui dérive dans le vide entre morts et vivants. Car dans un corps nous sommes toujours au moins deux à nous regarder, et c'est à chaque fois le mort qui prend la place du vivant sous le cache d'une conscience qui le met dedans, comme la peau d'une ombre qui descend avec ses dents entre deux clous de lumière qui l'écartèlent à la fourche d'un cœur suffoqué de sang.

C'est d'entre les battements de ce cœur révélsé au contact de cela qui se glisse entre spectre et loup du fond d'une poche de ténèbres que j'entends les poètes de l'Expérience broyer entre leurs mots la noirceur d'une présence qui suppure à l'angle de la cage de leurs côtes mises à nu. Présence saisie à même la charpie du cadavre qui encadre toute vie. Et qui comme l'encorbellement du trou par où tout le monde descend.

étais osseux à l'extrême fond
comme un vomissement du miroir
un écœurement éternisé qui s'abouche à l'inerte du centre où se
bave le pain et se recrache le vin sur la potence éternisée de la
doublure
et qui déborde l'arrêt
l'horreur
la bouillie
les bulles
le bavardage de la barbaque qui glisse dans l'effondrement des
matières
ombre dehors

LE SAS DE L'ENGLOUTISSEMENT

dans la valve de cette enveloppe de lumière noire
ce moulage du bloc comme une coagulation qui brûle au centre
des raies de rage
et broyage des bords entre roue et râle
et une succion de fibre en fibre
corps à corps du bloc de fer et bloc de plomb au cœur sans source
de la cendre des rêves
cette matière relâchée des passes
comme un écrasement de neige derrière le sommeil
comme ce bruissement des morts derrière la cendre d'encre du
miroir noir des signes
comme au bord de la paroi vivante où la désagrégation centrale
creuse l'os carbonisé de la langue et agonise derrière la dévoration
des échos qui murmurent la gueule devant l'abîme
et langue dans sa poche de sang comme bâton dans la gangue et
suffoquée dans la fermeture des matières qui se consomment au
déchirement des coulées noires remontées du cœur des miroirs
afin de répandre la blessure de l'origine et son anéantissement
sans fin
comme une étoile tombée de sa lumière
transfixion
qui arrache
pousse et s'écrase
au fracas d'horreur sous le cœur d'aveuglement
cet écrasement où se pulvérise le corps entier sous les flammes de
la langue
cette coulée de plomb des membranes
draps de lumière noire qui happent le cœur dans son écorce de
néant vivant
comme le saisissement de la plaie de la forme
et son giclement carbonisé comme un bavage des confins
ce vertige d'un corps lancé dans la saoulerie des matières et qui
s'écroule dans l'abîme de son origine ...

LE BIEN, LE MAL, LA MEMBRANE & LE TRONC OÙ GÎT LE CŒUR

cogne
râpe
creuse et cloute à même la brèche

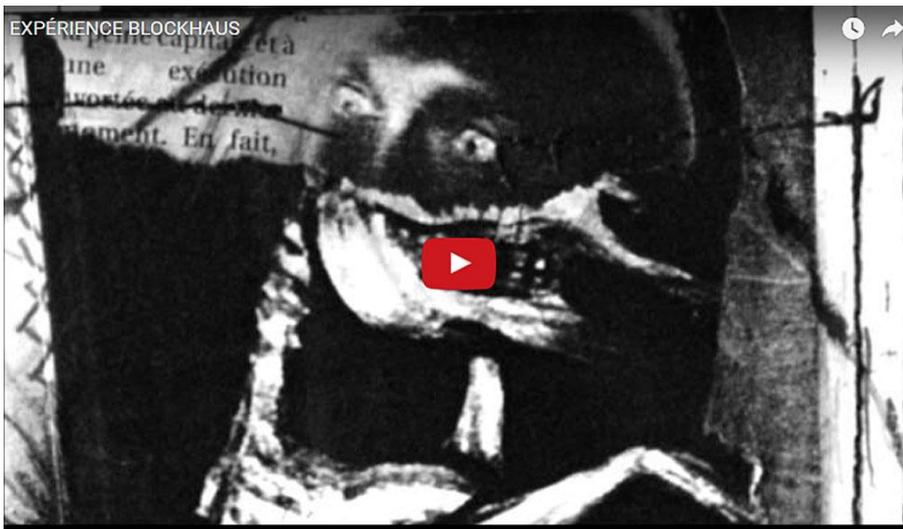
*Jamais, peut-être, un groupe d'individus
aussi dispersés dans l'espace, et ne
communiquant que par quelques lettres
échangées ou quelques feuillets passant
de main en main au hasard des
rencontres improbables, n'aura tenté,
avec une force de percussion équivalente,
de faire face collectivement à ce qui ne
peut être perçu que comme l'air du
temps. Un air, une ritournelle, un
invisible carcan qui est dans l'air que
l'on respire, les routes que l'on prend,
tout un combat qui se livre et s'efface
dans les catacombes du sang... Pour que
rien ne change, ou si peu, de cet infini
servage, à part quelques traces que l'un
ou l'autre aura laissées de son passage à
travers un assez court intervalle de
temps.*

*Car enfin, la poésie, qu'est-ce que c'est ?
Ce qui reste quand tout est fini. Des mots
qu'abandonne dans son sillage une
lointaine silhouette qui aura amassé et
épuisé, dans le même mouvement, les
forces de la vie. La poésie n'existe que
dans les livres, bien après que la bouche
d'ombre s'est ouverte et refermée dans le
corps du poète qui l'a abritée. Je dis :
poète, mais je ferais mieux de dire :
pauvre hère, en butte à l'impossibilité de
tout, en lutte avec ce qu'il ne peut
comprendre et qu'il affronte malgré tout.
Je crois que c'est cette foi en je ne sais
quoi, ce combat livré au cœur d'un
intime désastre alors que tout semble
perdu, qui me rend si fraternelles les voix
de cette Expérience, si proches leurs
efforts pour atteindre ce qui se dérobe
toujours, qui serait un ciel du poème, qui
n'existe qu'en bas, toujours plus bas, au
fond d'un mélange de morve et de nuit, et
jamais en haut, dans l'absolu d'une
présence qui ne soit pas divine, le cœur
diamant d'une véritable vie.*

*Un jour, pourtant, ce qui se tait au fond
du poème et qui est comme l'envers d'un
ciel oublié revient vriller chaque nerf
comme un coup d'onglet. Comme un
rappel de ce qu'est ce monde où chacun
fut traîné par la tête ou les pieds, comme
un tas de chair bonne à manger que la
bonne conscience de tous entasse au fond
de son terrier. Un monde où le seul vrai
problème qui se pose n'est pas tant de le
transformer que d'en sortir, comme
d'une maladie qui se transmet. Où tout
l'art consiste à faire un corps en se
passant d'un autre corps à infecter. Et ce
corps je le vois comme la danse torride
d'un tigre derrière une grille dont je suis
la serrure et la clef. Je suis la grille je
suis le tigre, ma main entrouvre la robe
de sa puanteur calcinée. Mais ce n'est
qu'un rêve que je fais, un rêve de
maîtrise sans le fouet. Né du
coudolement des morts attablés autour
d'un corps qui trempe au creux néant de
leur étreinte désincarnée. Incapable de
rien retenir, rien enlacer. Car mort ou
vif, c'est du pareil au même, on mange
toujours du mauvais côté de ce monde
dont on ne sort jamais.*

et lèche
 les coups
 les arrachements
 les percées
 afin d'y dresser le totem inné de la véritable conscience tenue à la
 potence de sa lumière native
 raclage où se retourne le sarclage de la face
 et empilement de masques écrasés dans le visage des douleurs sous
 le bordage d'un corps détenu dans la fente verticale de son destin
 ce cercueil de fer
 nef noire à la proue du crâne qui fait le gouffre de sang dans le
 sens de l'encreuse
 sous le pavillon brûlé de tout un corps
 à la transfixion de l'origine qui en a déglairé la poutre dans les
 draps de l'histoire
 rétine au lieu du crâne comme une valve retournée dans le glas
 dressé du madrier de souffrances
 dans la rose rouge des crucifiés
 nef des abîmes aux tumultes des morts
 dans le sas des instances
 le redressement final à la pesée totémique
 archives de l'invisible où s'englaire l'ultime lumière et qui se lève
 comme un arbre noir dans les frondaisons du vide

José Galdo



[Vidéo « EXPÉRIENCE BLOCKHAUS » de Françoise Duvivier et Jean-Pierre Espil.](#)

Autour de la roue
 Déchiquetée par les dents du cœur

Dans un coin de chair

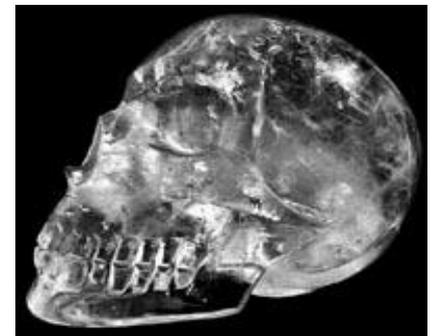
Immobile le dos contre la proie
 les pans du Manteau rabattus

Sur un Être marqué aux fers rouges.

Descendu jusqu'aux palpitations mêmes
 du vide face à la muraille noire

Lucien-Huno Bader, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Francis Guibert, Didier Manyach... Ces noms comme le souligne Nicolas Rozier dans sa préface inspirée, vous les chercherez en vain sur les stands et les estrades. Et moins encore dans les anthologies qui ressemblent toutes à des poussifs chalutiers raclant un plateau sous-marin en quête des restes d'une Atlantide oubliée, et remontant parfois dans leurs filets le contour d'une tête qui nous fixe de son regard de marbre, halluciné. On trouvera en revanche quelques mots qui les concernent dans cet extrait d'une lettre de Rodez écrite en septembre 1945 par Antonin Artaud : J'aime les poèmes des affamés, des malades, des parias, des empoisonnés : François Villon, Charles Baudelaire, Edgar Poe, Gérard de Nerval, et les poèmes des suppliciés du langage qui sont en perte dans leurs écrits, et non ceux qui s'affectent perdus pour mieux étaler leur conscience et leur science et de la perte et de l'écrit (...). J'aime les poèmes qui puent le manque et non les repas bien préparés ».

Christian Dufourquet in [La Quinzaine littéraire](#) / Blog-poésie, 2012.



EXPÉRIENCE BLOCKHAUS, Lettre de Guy Benoit du 23/02/2012 à José Galdo.

Cher José,

Dans ce livre servi par un porte-parole offensif et farouche, L'EXPÉRIENCE BLOCKHAUS trouve son accomplissement, elle aboutit à un *sujet collectif* qui en excellence émerge dans la pensée – *la pesée* – du mal être et du néant.

Le montage est fructueux : il présente un vivier lancinant d'où extraire les cellules souches de nos agonies. Un challenge à toutes les pages, l'effarement est déclaré : gageure des abysses, boutures des ténèbres, refondation chaotique. Nous sommes confrontés à une telle surenchère de procédures uniques et hagardes que le lecteur perd pied dans un tournis de normalités destituées, mais l'Incréé est sauf, il échappe définitivement aux règles ordinaires du discours.

où s'inscrit l'empreinte du chaos

Le visage dans la vitre
Empalé, blême
Voyant, vu, le bateau dans les glaces
le corbeau sur les mâts
qui annonce le rivage
mais replie ses ailes
sur la vision
observé droit dans les yeux
le visage disparaît
comme un masque ôté...

La lumière dardait de la sphère antérieure...
Nous sommes devant l'amas des morts, face au ciel obscur.

Les ors des majestés d'orage

les bleuissements des cieus de tonnerre
les nappes de lumières claquantes
ruines effondrées dans les hauteurs latérales de l'atmosphère.
Sous d'épaisses couches de terrains retournés.
Réfraction de l'abîme
retour de flamme transparent.

Comment peut-elle ainsi se manifester ?
Je demeure au bord de l'étrange monde
ayant déjà accompli toutes les redditions.
Mais il n'y aura pas d'inventaire...

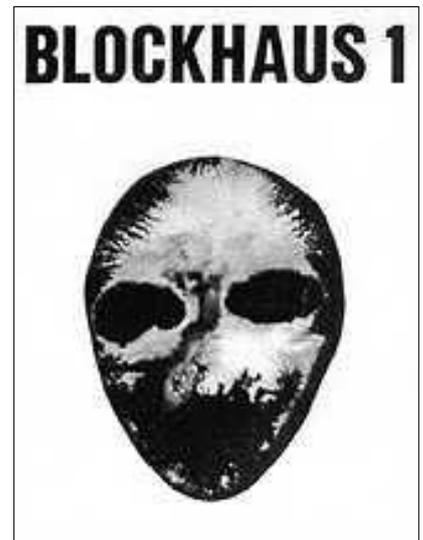
Terreur du vide :
au-delà cette pression dans les membres – zones maléfiques.
Au loin des oiseaux sans ailes se brisent comme du plâtre
et remontent contre le vent – l'horizon lavé de larmes.
Ciel noir infranchissable sur toute la terre
racines obscures d'où surgissent
des éclairs inondant ta face ouverte.
Silencieusement un corps te frôle et te manque...

Carne que déchire
Chair noire & bleu
bois mort du mental.
La Merveilleuse, celle qui trancha l'ombilic avec ses talons :
chercher un visage dans les rues insoupçonnées.
Voile polaire
dont la lumière irradie les Êtres...

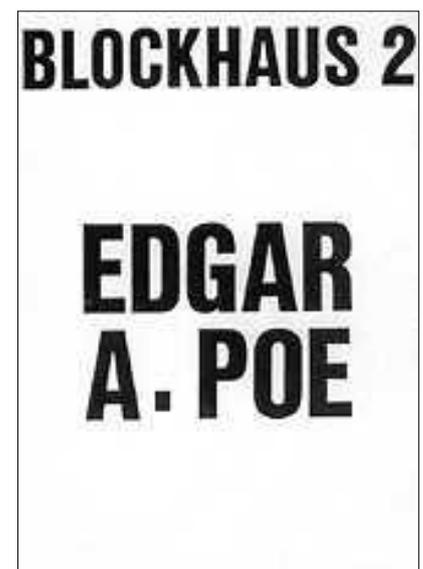
Une récapitulation mémorable, donc...
Un vade-mecum pour mes dernières
volontés poétiques.

Salut et fraternité.

Guy Benoit



Revue [BLOCKHAUS 1](#) avec les participations de : Luc-Olivier d'Algange, Lucien-Huno Bader, Guy Benoit, Jean Carteret, Jean-François Charpin, Pierre Dhainaut, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Daniel Giraud, Francis Guibert, Théo Lesoualc'h, Didier Manyach, F. J. Ossang, Claude Pélieu, Philippe Pissier, Edgar A. Poe, Marc-Louis Questin, Ghemma Quiroga-G, Christian Rivot, Thierry Tillier et Robert Varlez.



Revue [BLOCKHAUS 2](#) avec les participations de : Luc-Olivier d'Algange, Lucien-Huno Bader, Guy Benoit, Jean Carteret, Jean-François Charpin, Pierre Dhainaut, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Daniel Giraud, Francis Guibert, Théo Lesoualc'h, Claude Maillard, Didier Manyach, Edgar A. Poe, Marc-Louis Questin, José Quiroga et Ghemma Quiroga-G.

Les dévoilements de la mort.

Hors – et cependant par les lignes, les rayons qu'elle géométrise
un Être y pend ses corps et fait la roue...
Par des treuils, les palans, les trépan
je le vois s'avancer comme on se dénude.

cerné, pourfendu par cette perpétuelle avancée.
IL Y A UNE MORT DANS LA MORT
COMME IL Y A DES YEUX QUI S'HABITUENT À LA NUIT...

Didier Manyach



Revue **BLOCKHAUS 3** avec les participations de : Robert Amadou, Lucien-Huno Bader, Guy Benoit, Jean Carteret, Marin de Charrette, Robert Cousty, Aleister Crowley, Pierre-André Dujat, Françoise Duvivier, Jean-Pierre Espil, Matthieu Frécon, José Galdo, Henri Grudemont, Francis Guibert, Nathaniel Hawthorne, Jean-Louis Houcard, Théo Lesoualc'h, Didier Manyach, Philippe Pissier, Marc-Louis Questin, Ghemma Quiroga-G et Marcel Schwob.

« Préfacée par Nicolas Rozier, la précieuse anthologie *Expérience Blockhaus* est enfin parue. Les textes sombres et survoltés de José Galdo, Jean-Pierre Espil, Francis Guibert, Lucien-Huno Bader et Didier Manyach retracent l'aventure essentielle des anciennes revues *Bunker*, fondée en 1977 par José Galdo, et *Blockhaus*. J'ai moi-même mis en œuvre les trois derniers numéros de *Bunker*, dont celui consacré à l'astrologue et métaphysicien visionnaire Jean Carteret. J'ai eu ainsi l'honneur et le plaisir de publier des textes rares de Robert Amadou, Théo Lesoualc'h, Michel Camus, Claude Pélieu, Hubert Haddad, Luc-Olivier d'Algange ou encore Angéline Neveu, qui vient hélas de nous quitter. Quand *Bunker* s'arrêta en 1983 ce fut alors José Galdo qui reprit le flambeau en publiant trois remarquables numéros de *Blockhaus*. Plusieurs recueils de poésie virent le jour entre temps sous l'égide des Éditions *Bunker*. Le présent recueil aborde la face la plus intense et convulsive de ces deux revues trop tôt disparues *Les incantations chamaniques* de Jean-Pierre Espil excellent à prospecter le corps de foudre et de ténèbres des puissances noires et telluriques. « De la terre à la lumière, il y a tout le sang d'un charnier de boue transmuté en vitesse de foudre », ces électriques injonctions portent le sceau d'un désespoir qui hante l'esprit des métaphores. Comme le précise José



Françoise Duvivier, Collage in *Expérience Blockhaus*.

La mort qui parle
qui respire par ma bouche
dans mes yeux fixes

l'absence de temps

perpétuel mouron
mouvements brisés
membres cassés
moignons ballants

dans l'arrière fond
du photomaton

UNE CONSCIENCE MASQUÉE

quelqu'un qui sait

qui a toujours su

en moi l'espace noir
le jeu sans fin des trappes
les oubliettes tactiles
les pièges de la mouvance

en moi l'espace du doute
la distance des rires
fantômes hilares

allant et venant

m'entretenant

JE SUIS LA RISÉE DES OMBRES

Miroirs s'étranglant

Visages difformes

Mémoire qui toujours dévore

le mouvement du temps

ce cri

en éternel mouvement

Contre-jour

long bruissement

où l'œil sans fin tourne

en quête d'un masque où se poser –

transes long supplice

tu crèves sous cette lumière

le soleil te hait

tu lui rends la pareille

et les araignées façonnent

dans ta tête des toiles folles

où tes doubles s'empêtrent

dans le mensonge du Présent

cet horrible Maintenant

Galdo, « ce bruissement des morts derrière la cendre d'encre du miroir noir des signes » répond comme en écho à la « lumineuse ténèbre de la nuit originelle où la conscience se retrouve soleil » selon le barde Francis Guibert. « La salamandre doute, empilée, animal marin dissout dans les salines à rouille » affirme encore Jean-Pierre Espil. « Il y a une mort dans la mort comme il y a des yeux qui s'habituent à la nuit » précise enfin Didier Manyach, nyctalope assoiffé par les bras du néant, familier des légendes tziganes et des figures du Grand Jeu : René Daumal, Joseph Sima, Roger Gilbert-Lecomte... Parfum ténu de nostalgie, jeunes gens en quête de l'absolu, solitude assouvie par les feux du silence, à chaque époque voit se lever une armée d'ombres et de cyclopes, messagers d'un réel chaotique et solaire, étoiles filantes lucifériennes pulvérisant les impostures des lois mondaines et littéraires. L'enfer alors vomit les tièdes. Les déchirantes illustrations de Françoise Duvivier affirment ainsi la déchéance d'un monde ignoble et dérisoire. Plus d'un quart de siècle après ces légitimes invectives, ces furies orchestrées par le gouffre des nerfs, l'écho voilé de cette parole résonne encore dans la conscience de qui veut bien y aller voir. Qu'on le veuille ou non, toute véritable poésie est un fait d'arme métaphysique qui engage l'être et le non-être dans un combat de chaque instant contre les forces d'inertie, d'intolérable résignation. Un voyage dans le temps au service du réel mobilise la révolte des veilleurs immobiles. Un même fil conducteur, sous des formes différentes, relie la rage et la conscience de ces écrits incandescents qui anticipent La Salamandre et le mystère des voies gothiques ».

Marc-Louis Questin *in* la revue La Salamandre, N°16, 2012.

LES GUEULES NOIRES DE LA POÉSIE OU LE VERBE À CONTRE JOUR (Éloge critique des assaillants de l'ombre)

« Au milieu des chapelles littéraires entretuées se dresse un blockhaus. Et c'est un rude exemple que voilà. À la fois tombeau du galérien, béton noir d'avant-poste décapité de sa butte, bunker spectral d'une faction debout dans le mortier éventré de sa place à tenir ; dernier asile d'éclat tendu aux regards cuits, ce blockhaus-là a la gueule à feu d'une meurtrière invincible. (Nicolas Rozier) »

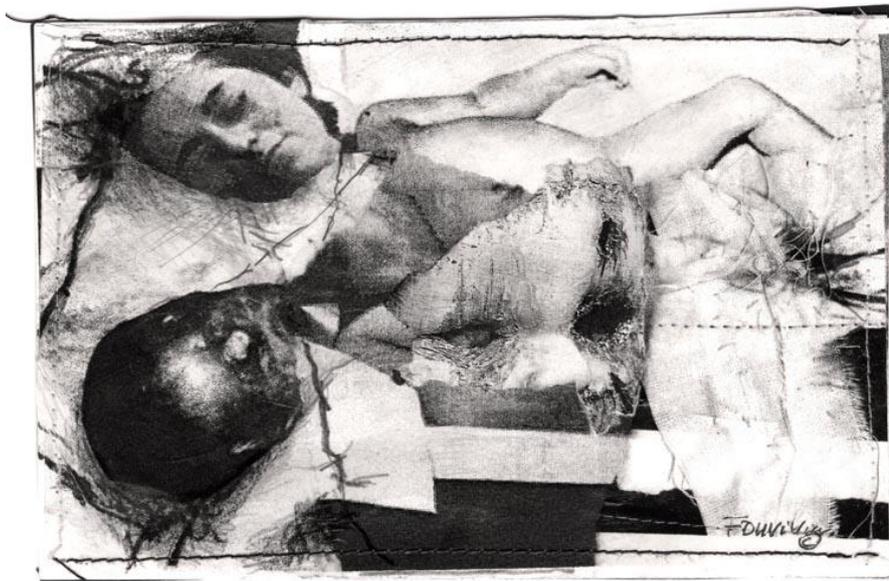
« Écrivains bouillonnants de rage et de fièvre, les poètes de Blockhaus sont à eux cinq une gamme de lyrismes singuliers, une partition de voix soulignant la force d'un engagement subjectif, ils ne s'appesantissent pas sur ce qui est de l'ordre de l'intime ou du questionnement,

où tout semble conjurer
l'envers d'un monde à face unique
aux océans murés
aux forêts cloisonnées

tu n'es qu'un trou fondu au Vide
tu n'es qu'une trace de nuit, une goutte d'ombre
sur les dalles écarlates de l'aveuglant miroir

tu peux mourir encore longtemps comme ça
te dégorger de ta mort tout entière
tu ne seras jamais l'égal de toi-même
le digne revenant au regard résigné
tuée de rires, lapidée de cris
ta voix du fond de l'abîme
émet un bruit de scie.

Lucien-Huno Bader



Françoise Duvivier, Collage in *Expérience Blockhaus*.

à suivre les chemins de l'impossible
à laisser derrière la carcasse du destin carbonisé
il n'y a pas de folie comme rempart
mais la nudité sous le grincement
« je ne veux pas dormir », puis le rêve éveillé
le désert du monde, mon cœur pas à moi qui libère
il n'y a pas de folie comme rempart
l'errance est totale sous le grincement du jour

& la vraie nuit de l'être qui libère
Au silence des mots parle l'impensable
un œil ouvert flambe immobile sur la terre dévastée
rien d'autre ne m'appelle

*seule leur langue « collective » stimule des sensibilités volcaniques, leurs poèmes ne s'articulant qu'en impulsions, impétuosité, rafales et coups de boutoir. Cette écriture à plusieurs mains est désireuse de tout dire, écumant en son mouvement la conviction de ne connaître aucune douceur à naître ici-bas. En revanche, ni larmoiement, ni jeu de miroirs, ni jérémiade ne viennent affadir la noirceur collective à l'œuvre, bien au contraire, dans *Expérience Blockhaus*, le lecteur descend dans l'Enténébré, au cœur d'une poésie qui mâche, broie, régurgite sa substance sans jamais parvenir à s'en satisfaire ; dès lors sous la plume vorace, insatiable, horrifique de la Bête à cinq doigts, les mots ne se recroquevillent pas sur eux-mêmes mais s'amplifient en inscrivant le Néant au centre de tout, tendant ainsi vers la seule lumière possible, celle du deuil. Cependant il n'est pas d'élégie blafarde, pas de chant maladif, pas de tristesse narcissique dans cet ouvrage, la puissance seule d'une douleur cendrée de désastres et de biles donne raison à ce recueil de floraisons noires, à cette bouche d'ombre ou le cri profane qui étreint l'Obscur avec une effroyable acuité, empoignant en d'incandescentes humeurs noires les faiblesses du monde : Dans le noir l'homme devient la vigilance même, un centre de perception tous azimuts, et son cœur devient le cœur du silence. Il sait alors que lui aussi marche dans la nuit et qu'il est cette nuit souveraine arpétant son royaume.*

Dès l'abord, l'univers familier de la Nuit, ce tutoiement peuplé d'ombres, se nimbe de colère, entre engueulades et empoignades ; en effet, les poètes de Blockhaus ne désirent que la lumière crépusculaire d'un chant âpre, lucide, tumultueux, un chant, dont la pesée du mot, la liberté altière de l'expression, donne tout son tranchant aux lieux visités et naufragés. On assiste alors à un déferlement, une vague de terre qui engloutit toute référence, nostalgie et conformisme tant ces poètes de l'Extrême ouvrent des espaces de grandeur, de clameur à la fureur poétique souvent triviale car légitime, regardant en toute conscience leur propre sang couler, réinjectant dans leurs phrases vibrantes, veineuses, vénéneuses quelques vins brûlants pour survivre : Putain d'enflure de soi-disant Vie, giclée auto-nommée (...) longue, ta langue aux lècheries de nerfs. C'est pourquoï, leurs voix ne cessent d'être en lutte contre une réalité insignifiante, contre la matière et contre tout ensommeillement, leur langue s'écrie ainsi par poussées ou par chutes, en lignes brisées, en saccades, en des rythmes vertigineux, présentant l'endroit du monde comme en raison inverse de son désir. Il est vrai que leur propos consiste à rendre visible creux et bosses de nos existences, puis comme à bout de nerfs, ouvrir la béance ou la vacuité de

C'est alors qu'il faut réapprendre à marcher sans pieds. Alors quelque chose est en marche mais ce n'est plus personne en particulier. Dans la nuit vont des êtres aux yeux grands comme des lunes. Ils ne vont d'aucun endroit à aucun autre, cela semble une marche mais n'est peut-être pas une marche. Et dans la nuit ce n'est peut-être pas la nuit. Il n'y a peut-être aucune nuit, comme il n'y a peut-être aucun rêveur derrière le rêve. La marche n'est pas un acte mais la nature même de la nuit, et ce qui regarde à travers ces yeux-plus-grands-que-la-tête c'est encore la nuit souveraine d'elle-même. En elle son royaume pérégrine en des particules sans dimension qui sont autant d'êtres ne connaissant ni ordre ni chaos, des statues de guerriers, des figures inengendrées qui semblent passer si proches lorsqu'on se risque à scruter le silence

Être présent, ou absent, laisser les fins fils se tisser ou se défaire, se lever dans le vent ou se dissoudre dans la terre, tenir la fin pour le commencement ou le commencement pour la fin, ce qui advient comme inconnu et l'inconnu comme déjà advenu, un jeu de la conscience sans joueur, plénitude du vide plein de formes fugaces, de rêves déliés de l'être lorsque la vie se pense souveraine des étoiles, lumineuse ténèbre de la nuit originelle où la conscience se retrouve soleil, soleil ni froid ni chaud, ni masculin ni féminin, ni être ni non-être, mais plus grand que le Tout,

Le parfum d'éternité de chaque chose, le sans-couleur où dansent les couleurs de tous les temps, où les myriades de mémoires de la vie s'enchantent dans le non-manifesté qui fait la liberté du manifesté, où ici & ailleurs n'ont pas de sens, ou chaque mouvement existe sans exister, voler en dormant, dormir en marchant, à la fois pleine et vide la vie ne peut se faire obstacle, aucun bouddha ne s'est jamais éveillé, l'univers est son rêve, son cœur est le soleil, ici il n'y a ni départ ni arrivée, l'œil du cœur se voit sans regarder.

où y a-t-il erreur dans l'errance ?

ne pas crever

en quête de vie

et de réel

émergence de l'être introuvable

clés molles des songes vous ne me dites rien qui vaille

je ballote ma fatigue dans des bruits d'occasion

et débouche sur la merveille de n'avoir jamais été

il paraît qu'il faut faire quelque chose

mais les choses se font très bien sans nous

mais on s'obstine aux rafistolages maniaques

que m'importe que l'humanité disparaisse

qu'elle évolue ou involue

que m'importe la vie et la mort

la beauté suprême n'est rien

et supprime tout

Francis Guibert

notre condition, rendre compte de ce réel au cœur duquel l'humanité suffoque dans les traquenards de l'aube : Echos TELESCOPES dans la ville électrisée / pas se ravant avant d'autres pas // (...) balbutiements langages fous / onomatopées répercutées / sur des bouches bâillonnées / dans l'ombre inalphabète / GRISAILLE HURLANTE. En retrouvant aussi, par hasard, les éléments de la vie au travers de la grisaille des villes, Blockhaus ravive, séance tenante, des images saisissantes, fulgurantes et violentes sur un vide effroyable, celles-ci ne sont en rien la traduction d'un trouble, elles sont ce trouble qui s'impose comme l'expression la plus forte, la plus directe d'une société pourrie jusqu'à la moelle. Ainsi, pour ces proscrits volontaires, l'excès devient une dimension verticale de l'écriture et de la pensée, si on ne crie pas les mots de l'effroi, on reste prisonnier des choses sans pouvoir s'en dégager, seule cette parole poétique, révoltée, inespérée se déprend de l'illusion d'une appartenance à ce relent apocalyptique incapable d'un quelconque réveil : Mais la terre est loin, la terre veut la mort du cerveau. Ou lui intime un sommeil profond, loqueteux... (...) De la pourriture à l'excavation la devise est : va, et saille tous les trous ou lit-on encore « je ne veux pas dormir », puis le rêve éveillé / le désert du monde, mon cœur pas à moi qui libère / il n'y a pas de folie comme rempart / l'errance est totale sous le grincement du jour. Chaque mot ne commence de ce fait, que sur le bord qui l'efface afin que l'air vicié lâche prise et que l'Obscurité reprenne ses droits. Les bris d'ombre poétiques vacillent dans une mémoire universelle qui pourrait bien être l'autre nom de la souffrance, d'ailleurs, pour respirer, en quête d'Oxygène, il faut accepter de quitter le mode artificiel des humains, il faut devenir ces hommes-minéraux, abandonnés à dessein dans un paysage lourd et bas, il faut faire bloc afin d'entendre des nouvelles du ventre de la terre aussi profond que l'immensité de la mort et donner l'impression de n'avoir jamais commencé d'être parmi nous : ce vertige d'un corps lancé dans la saoulerie des matières / et qui s'écroule dans l'abîme de son origine...

« Il est (donc) malaisé, mais ô combien revigorant (...) de s'approcher de ce cratère sans nom et de découvrir une poésie dont l'essentiel est de saigner les inventions suppliciées de l'abîme. (...) Jamais un groupe d'individus aussi dispersé dans l'espace et ne communiquant que par quelques lettres échangées (...) n'aura tenté avec une force de percussion équivalente, de faire face collectivement à ce qui ne peut être perçu que comme l'air du temps », ce contre-temps clandestin, dont parle avec brio Christian Dufourquet, émerge



Françoise Duvivier, Collage in *Expérience* Blockhaus.

inlassablement au milieu des mots révélsés, là où s'impose une Peau d'ombre comme une véritable expérience de dépossession d'un corps, lequel prend également racine dans la chair bafouée, enragée, naufragée, une chair infernale, érotique de la mort, une chair d'ossements et de reliques, des chairs, in fine, plus somptueusement désespérées les unes que les autres. Tout le livre est de la sorte une sublime syncope à laquelle on reste harponné parce que les poètes de l'Expérience élargissent leur déversoir jusqu'à la nausée, que notre œil reste accroché à ce trou noir et à cette univers démiurgique d'ironies abîmées : c'est l'éternel gargouillis / Au fond de la gorge un bruit de faux- ; parce qu'ils forcent le jeu, parce qu'ils savent ce qu'ils font, que le pardon n'est pas souhaité, qu'il est, de surcroît, possible de regarder leur corps partir en morceaux sans le moindre épanchement, et même jusqu'au point d'étranglement, on reste partagé entre rire jaune et effroi face à cette langue toute de cris et d'exigences qui n'a de cesse de marteler la distance nécessaire. Alors même que la vision apparaît comme outrancière, dans ces corps « surexposés », Blockhaus parvient à nous, fait voir, au travers de ces tissus désincarnés, le Terrible qui est le seul commencement du vrai : VIDES les régions du cœur / dans la pâleur immaculée / (...) une sorte de tournis / Le cumul des vertiges / sur des faces en haleine / où le souffle bat. On étouffe désormais avec eux dans les bornes de sa chair, on se retrouve à l'étroit dans notre être, enterré vivant dans un monde glacé de conventions et d'absurdités. Quand Dieu paraît s'absenter, qu'une société informe, servile vous demande de faire silence, il convient en un geste tellurique de se raccrocher à quelque chose, même au cœur du Rien, sans doute à cet amas de chair et d'os qui constitue l'homme malgré lui. Les humeurs de ce corps, ces sécrétions variées, ce trop-plein de laideur ne demandent plus qu'à s'évacuer, la parole devient en ce sens bruit organique, spasme et raclement qui aboutissent au cri ultime de la Poésie : IL Y A UNE MORT DANS LA MORT : COMME IL Y A DES YEUX QUI S'HABITUENT À LA NUIT... »...

Sylvie Besson

NDLR : Nous signalons que l'on peut lire la suite de cet Article : **LES GUEULES NOIRES DE LA POÉSIE OU LE VERBE À CONTRE-JOUR** de Sylvie Besson [sur le Site Recours au poème.](#)

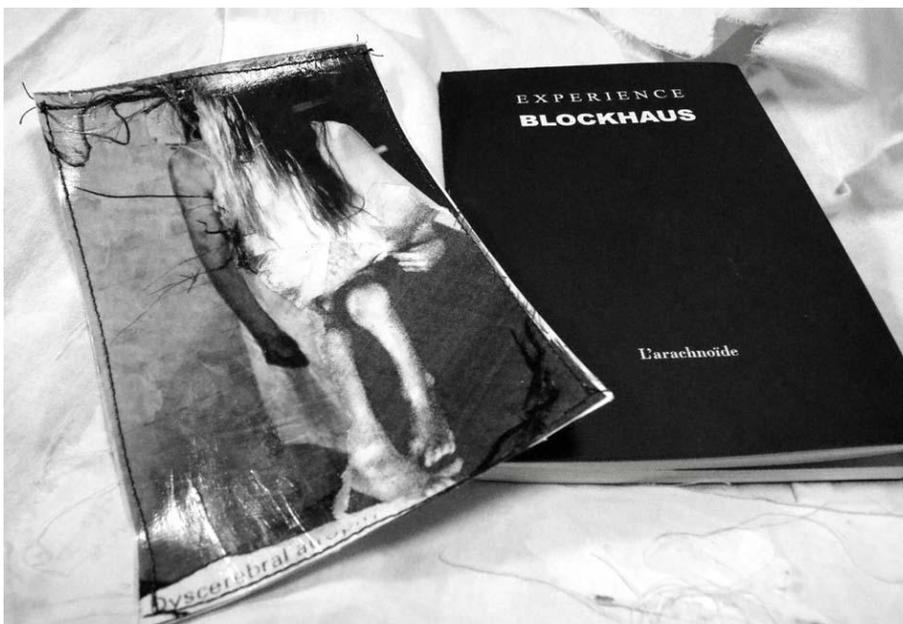
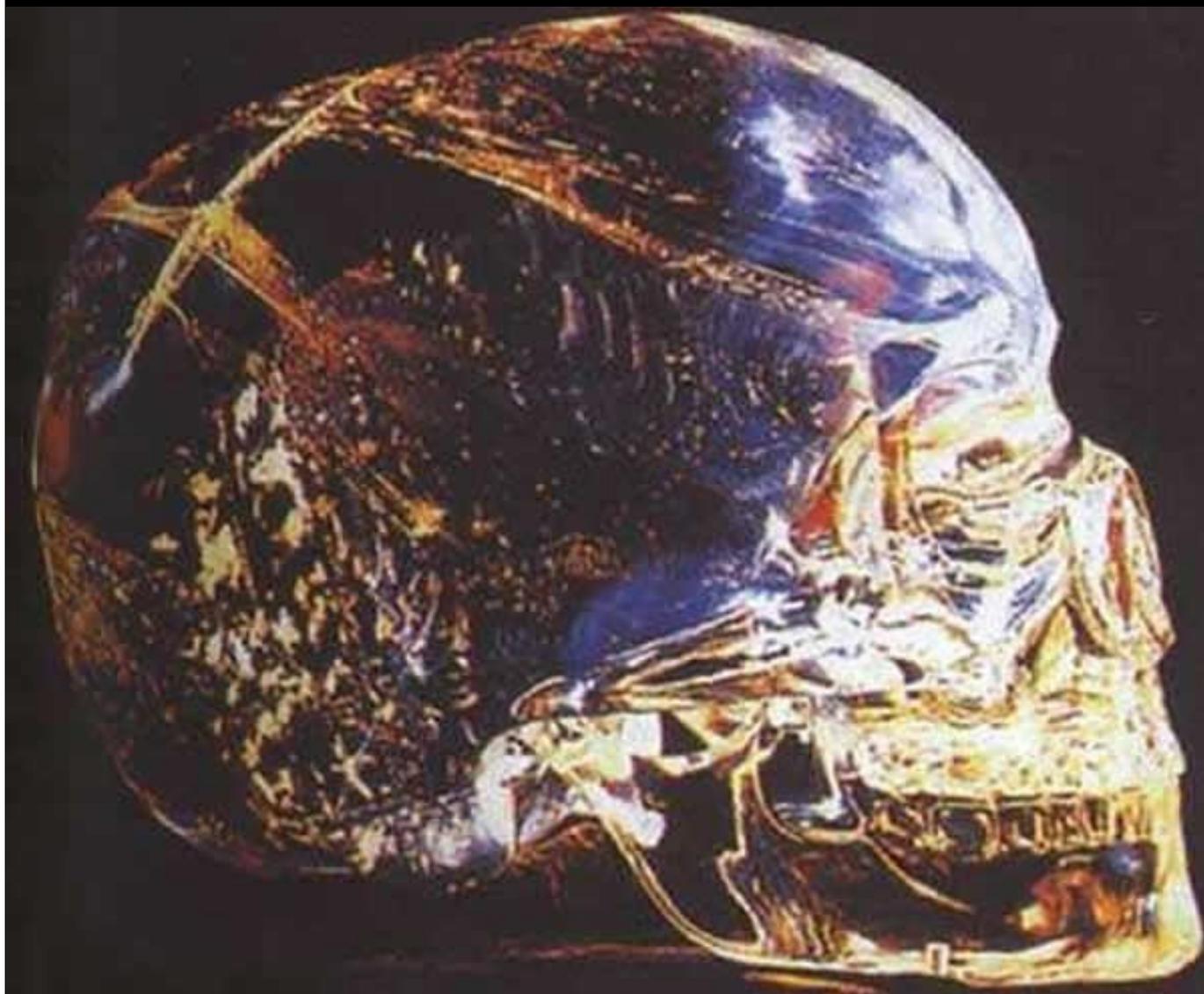


Table des Matières d'*EXPÉRIENCE BLOCKHAUS* : Contes de la haine pleine / Autour de la roue / La mort qui parle / Le sas de l'engloutissement / Blafard, la face tailladée / a temporary morgue / à suivre les chemins / en moi l'espace noir / Un bris d'ombre / J'ai enduit ma raison de viscères d'insecte / Surmonter / the shadows of corpses / Os brillant / Soleil tu es mort depuis longtemps / Le soleil comateux / Outre-mort / Miroirs s'étranglant / a morning after / La Caverne de Brûlure / Les nuages défilaient dans le bleu limpide / C'est alors qu'il faut réapprendre / Le visage dans la vitre / L'Horreur de toute limite / L'Être-Foudre / La dislocation des confins / Être présent ou absent / The family scrapbook / Terreur du vide / Vides les régions du cœur / Gestes pour l'abîme / Dans le noir l'homme devient / Une ombre déambule / La lumière dardait de la sphère antérieure / À l'entrepôt il y a / Replié dans un coin du lit / En troupe, les gardiens trébuchent / À la fente de l'envers / le portal / Quelques brèves éclaircies / Nuit, gras du lard / des baleines sur le dos d'autres baleines / tranches long supplice / Au-dessus de la nuit / Si encore on ne voyageait que dans le temps / Échos télescopés / où y a-t-il erreur dans l'errance / Les dévoilements de la mort / À l'arrière / L'Enterrement du cerveau / La calvaïrisation des corps / Au commencement de la pourriture / Comme steak emplumé / Le bien, le mal, la membrane & le tronc où gît le cœur / hidden sources. Par LUCIEN-HUNO BADER, FRANÇOISE DUVIVIER, JEAN-PIERRE ESPIL, JOSÉ GALDO, FRANCIS GUBERT & DIDIER MANYACH et grâce à Olivier Cabière, Muriel et Christian Dufourquet ainsi que Nicolas Rozier...



***FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : <http://blockhaus.editions.free.fr/>**

POUR CONTACTER *FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 24
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**